

chère, lorsque vous avez jeûné pour nous ; vous avez pris le breuvage que méritaient nos délicatesses, quand vous avez été abreuvé de vinaigre et de fiel ; vous avez été immolé à notre place, lorsque vous avez versé pour nous votre Sang précieux, et maintenant c'est pour nous que vous suez le sang dans cette agonie mortelle qui commence votre Passion ! Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour nous avoir préparé un remède si efficace, qui coûte si cher au médecin et si peu au malade ?

Considérez attentivement, âmes chrétiennes, ce que vous devez à votre Sauveur. Voyez, dans ce mystère, en quel état il se met pour l'amour de vous ; comme il est de toutes parts pressé d'angoisses ; comme il combat et agonise en face du calice qui lui est présenté ; comme il va, tantôt à ses disciples, tantôt à son Père, et comme partout il trouve les chemins fermés à la moindre consolation. Son Père ne l'écoute pas, et ses disciples dorment, tandis que Judas et les princes des prêtres, tout entiers à leur fureur, veillent pour le perdre. Mais de tous ces abandonnements, le plus sensible à Jésus fut celui qu'il ressentit en lui-même, ne recevant aucun soulagement, ni de la partie supérieure de son âme, ni même de la Divinité qui en était inséparable. Le Père présente pour lors à son Fils le calice de sa Passion dans toute son amertume, sans mélange de la plus petite consolation, si bien que ce doux Agneau ainsi traité pouvait dire avec son prophète :

*Votre colère a passé sur moi et l'épouvrante qui s'est abattue sur mon âme l'a jetée dans un grand trouble (Ps. 87e).* Vous l'avez dit, ô Prophète, la colère divine a passé sur la personne de Jésus-Christ, mais ne s'y est pas arrêtée, parce qu'il ne la méritait point comme pécheur, s'il la souffrait comme Sauveur des pécheurs. Quel fardeau, toutefois, pour vos épaules, aimante victime, quelle charge écrasante qui, dès son premier contact, vous inonde d'une sueur de sang ! Je ne vois point de bourreaux qui vous tourmentent ; l'heure des fouets, des épines et des clous qui vous attacheront à la croix n'a pas encore sonné, mais je comprends, ô mon Dieu, que sans recourir au feu et à la main des hommes, votre seul amour a suffi pour faire jai- lir de votre corps sacré cette source vive, afin que nous sachions bien que c'est lui, et lui seul qui ouvre la porte à